

Petite fenêtre ouverte sur la vie de Marco Monnet, un témoin des grands bouleversements des années 40 à 60



Le jeune Marco avec, de gauche à droite, son grand-père, un notable et un scientifique genevois (vers 1948)

C'est en 1939, année plus que mémorable dans le cours du XX^{ème} siècle, que Marco Monnet naît à Isérables, un des villages les plus particuliers du Valais romand. Conformément à une habitude légendaire, sa mère jeta le bébé contre la paroi et comme il fut capable de s'y cramponner, il eut droit à survivre comme ses trois frères et ses quatre sœurs, dans cette commune où tout est si pentu qu'on doit même y ferrer les poules !

Isérables abrite en ce temps-là 1250 âmes, sans compter les mystérieux revenants qui peuplent les légendes, contrairement aux 850 d'aujourd'hui. Aucune route n'existe et le téléphérique qui relie le village à Riddes dans la plaine ne sera construit qu'en 1942. Le seul chemin qui y mène est un chemin muletier qui serpente entre les roches et plus haut entre les petites terrasses, sur une différence d'altitude de 600 mètres. La route, qui a un parcours tout différent, ne sera ouverte en totalité qu'en 1968.

Son père, boulanger de formation, a roulé un peu sa bosse à l'extérieur avant de revenir à cet endroit dont il n'était pas bourgeois, sublime faiblesse, puisque la famille vient de Nendaz, séparé d'Isérables par un couloir presque infranchissable. Il s'est recyclé comme tenancier d'auberge. Il tient les rênes de l'Hôtel du Mont-Gelé, appelé dans le village le « Vatican », car c'est entre autres ici, l'une des six auberges en activité du village, que se réunissent les adeptes du camp conservateur.

Cela n'empêchera pas le rejeton de rentrer de Genève plus de vingt ans plus tard et de s'afficher ouvertement comme « un rouge ». La mère de Marco est institutrice, un métier à temps partiel qui ne se pratique que du début novembre à la fin avril, avec la charge de classes de 40 filles à plusieurs degrés. Pour les enseignants, aucun salaire n'est payé de mai à fin octobre. L'usage du patois, la langue vernaculaire de tous, est officiellement banni à l'école. Le « Marco du Léon à la Zabette » se nourrit principalement de pommes de terre et de pain de seigle, toujours très sec et qu'il faut morceler au « tsappa pan » pour ensuite le faire se ramollir dans le bol de lait. Le seigle est produit sur place. La tenue est la même pour tous les garçons, un pantalon court d'une pièce avec un plastron de tissu renforcé et une ouverture postérieure fixée par trois boutons alignés horizontalement qui permettait de libérer les fesses et de se libérer dans tous les sens du terme sans devoir descendre les pantalons. Le docteur, qui vient de la plaine une fois par semaine avec son mulet, plus tard avec le téléphérique, consulte dans un petit local adjacent aux salles de classe. Deux de ses oncles, l'un paternel, l'autre maternel, sont successivement présidents de la Commune, mais ne viennent pas du même « bord ». Tous deux se battent avec des finances communales misérables, grevées par les contributions que la commune doit payer pour ses bourgeois nécessiteux qui résident souvent à l'extérieur, à une époque où aucune assurance sociale n'existe encore. Le dimanche matin est tout à la fois le jour de la messe, de la criée des annonces publiques, des mises des lots de bois et des achats de viande auprès du boucher monté tout exprès de la plaine. Les hommes du village travaillent dans l'agriculture et l'artisanat, sur place, dans des alpages parfois éloignés durant l'été, à la vigne en plaine.

Les filles sont placées par leurs parents à l'extérieur et souvent n'en reviennent plus. Ce n'est que la construction des barrages dans les années 50 et l'établissement de petites manufactures, notamment d'horlogerie, qui donneront du travail sur place pendant quelques décennies. Le fils de l'institutrice aura le privilège de se rendre à l'école supérieure à Martigny. Comme beaucoup d'autres avant et après lui, il « s'exilera », du moins momentanément, en suivant le cours du Rhône. Assez pour apprendre un vrai métier, pour se faire endoctriner politiquement, pour accepter des places de travail à divers endroits du Plateau suisse tout en revenant fidèlement à chaque fin de semaine au nid d'aigle des Bédjuis... Jusqu'à ce que l'amour lui fasse prendre lentement de nouvelles racines sur les bords de l'Aar.

Dans l'intervalle, presque plus rien ne distingue la vie d'un habitant d'Isérables de celle d'un Soleurois. En vingt ans, le mode de vie a changé plus fondamentalement que pendant les deux siècles qui ont précédé.

Jean-Pierre Barras

